Le corps de l'autre : de l'altérité à la ressemblance

Deux points de vue européens sur la découverte du Nouveau Monde

Brigitte Gauvin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/kentron/1849>

DOI : 10.4000/kentron.1849

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2003

Pagination : 71-87

ISBN : 2-84133-222-5

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Brigitte Gauvin, « Le corps de l'autre : de l'altérité à la ressemblance », *Kentron* [En ligne], 19 | 2003, mis en ligne le 12 avril 2018, consulté le 13 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1849> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.1849>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

LE CORPS DE L'AUTRE : DE L'ALTÉRITÉ À LA RESSEMBLANCE

Deux points de vue européens sur la découverte du Nouveau Monde

Pierre Martyr d'Anghiera est un Italien né à Arona, près de Milan, en 1457. En 1487, après dix ans passés dans les académies romaines, il saisit l'occasion qui lui est offerte de quitter l'Italie et accompagne en Espagne le comte de Tendilla, venu faire allégeance au pape au nom des futurs Rois Catholiques. Le comte, très proche d'Isabelle et Ferdinand, introduit immédiatement son protégé auprès des souverains : Pierre Martyr ne quittera plus les sphères du pouvoir puisqu'il sera entre autres précepteur des jeunes nobles de la cour, conseiller du roi, chapelain de la Reine¹... Conscient du fait que l'Italie s'épuise en guerres intestines tandis que l'Espagne, qui s'unifie sous la direction des Rois Catholiques, est en passe de devenir l'État qui domine le monde, Pierre Martyr reste en Espagne et se fait spontanément, pour les grands personnages italiens, l'observateur et le chroniqueur de l'ascension espagnole et des événements qui la ponctuent : ces lettres sont regroupées dans l'*Opus Epistolarum*. Mais, parallèlement, Martyr est au premier rang pour assister à la découverte, puis à la conquête, du Nouveau Monde. D'abord pour de grands seigneurs, puis pour les papes, de sa propre initiative dans un premier temps, puis à leur demande, il devint le fidèle observateur de cet événement dans une œuvre intitulée *De Orbe Nouo Decades*, ou *De Orbe Nouo, Le Nouveau Monde*.

Le récit est constitué de lettres. Il est composé, suivant le modèle livien, de huit Décades, ce qui forme un ensemble conséquent de quatre-vingts longues lettres. Les décades II à VIII sont, à une exception près, adressées aux papes et furent rédigées entre 1511 et 1526, date de la mort de Martyr, c'est-à-dire que celui-ci en a écrit une tous les deux ans. La première décade a une histoire beaucoup plus complexe puisque la première lettre fut écrite en 1493, la deuxième en 1494, les sept suivantes en 1500 et la dernière en 1510². C'est précisément la durée qui sépare la première lettre

1. Martyr d'Anghiera (Gauvin 2003), *Décades du Nouveau Monde, I La Décade Océane*, XIII-XIX. Sauf mention particulière, les notes renvoient à notre édition de la première décade, citée désormais *Décades I*.

2. Pour plus de détails sur la composition de l'ensemble du *De Orbe Nouo* et de la première décade, voir *Décades I*, XXI-XXIV.

de la dernière qui rend cette décade particulièrement intéressante, car en dix-huit ans l'évolution de l'auteur a été considérable.

Notons, avant d'entrer dans le vif du sujet, que Martyr n'a jamais quitté l'Espagne. Ce qu'il rapporte lui a été transmis, oralement ou par écrit : il connaît tous les acteurs de la découverte, recueille le témoignage de Colomb comme celui des marins les plus obscurs, et consulte tous les documents, lettres ou journaux de bord. Il observe aussi minutieusement les hommes, animaux, fruits, objets qui arrivent des terres nouvelles. En fait, Martyr tirera des avantages de ce qui est, aux yeux de la science moderne, un inconvénient : d'une part la distance, le décalage temporel et l'absence d'implication garantissent son objectivité. D'autre part, il retransmet très fidèlement et très clairement les témoignages dont il se sert. Enfin il possède un excellent esprit d'analyse et ne craint pas, lorsqu'il est sûr de son raisonnement, de s'opposer à Colomb ou à l'opinion des savants de l'Antiquité³.

L'analyse du corps de l'autre dans l'œuvre de Pierre Martyr s'organise de manière très progressive et s'avère révélatrice de l'évolution du point de vue de l'auteur. D'abord, dans les deux premières lettres, les insulaires incarnent l'altérité physique absolue ; ensuite, de la troisième à la neuvième lettre, on constatera que la différence tend à s'amenuiser tandis que des ressemblances apparaissent. Enfin on constate, dans la dernière lettre et dans le poème de Jérôme Fracastor intitulé *Syphilis sive de morbo Gallico*, qu'Européens et insulaires sont désormais presque semblables ; mais la ressemblance n'a pas les mêmes significations chez le chroniqueur et chez le poète.

Le début de la première décade dresse des insulaires un portrait placé sous le signe d'une altérité radicale. Martyr, qui a mentionné dans plusieurs lettres, qui n'appartiennent pas au *De Orbe Novo*, le départ et le retour de Colomb, annonce dès le premier livre son intuition : selon lui les terres découvertes ne sont pas les Indes mais un Nouveau Monde. L'aspect physique des premiers insulaires ramenés en Espagne l'a-t-il influencé, ou son intuition a-t-elle été confirmée par le corps des insulaires qu'il a vus ? Quoi qu'il en soit, deux éléments liés au corps des insulaires dans les témoignages recueillis l'ont poussé à considérer les habitants des Antilles comme radicalement autres : d'une part leur nudité ; de l'autre le cannibalisme des Karibs, les habitants des petites Antilles, devenus chez Martyr « Caraïbes » ou « Cannibales ».

La nudité est signalée dès le premier contact et ne cessera plus de l'être⁴. C'est la première donnée qui est mentionnée lorsque Martyr décrit une rencontre avec

3. Pour une analyse des sources et de leur utilisation, voir *ibid.*, XXV-XXXI.

4. *Homines reperit natura contentos, nudos [...]. Viget inter eos, quamvis nudi sint, imperii cupido. [...]* *Commendauitque regulo huius prouinciae, nomine Guacananillo, nudo et illi* : « Les insulaires qu'il a trouvés se contentent de ce que fournit la nature. Ils sont nus [...]. Bien qu'ils soient nus, ils sont travaillés par la passion du pouvoir. [...] En partant il les a recommandés au roi de cette province, qui porte le nom de Guacananillo. Ce roi, lui aussi, est nu. » Martyr of Anghiera (Eatough 1998), 497 (c'est moi qui traduis).

un groupe d'indigènes⁵. Elle est parfois indiquée de manière purement informative, ce qui est le cas la plupart du temps (Pierre Martyr ne peut alors s'empêcher de préciser que cela concerne les hommes et les femmes) ; elle peut être aussi perçue comme un indice qui oriente le jugement ou, au contraire, comme une source d'erreur. Ainsi Pierre Martyr déduit de la nudité des insulaires, au début de la décade, que les Taïnos sont paresseux, car malgré la présence de coton sur l'île et les températures plus fraîches en altitude, ils n'ont pas le courage de se faire des vêtements⁶. Au contraire, lorsqu'un insulaire de Cuba met en garde Colomb contre la cruauté et lui explique qu'après la mort les âmes suivent des chemins différents, selon qu'on s'est comporté pacifiquement ou non pendant sa vie, Martyr signale qu'il est un homme d'une grande sagesse, malgré sa nudité⁷. Dans les trois premières lettres, tous les insulaires sont décrits comme nus.

L'anthropophagie est l'autre élément qui pousse Martyr à concevoir comme radicalement différents les habitants des Antilles. Les mentions du cannibalisme reviennent par deux fois : dans la première lettre, Martyr décrit les mœurs terrifiantes des Cannibales et présente ce récit comme fait par les insulaires⁸. Dans la seconde lettre, lors de la traversée des petites Antilles, les Espagnols pénètrent dans les demeures des Cannibales et trouvent des morceaux de chair humaine enfilés sur des broches avec des chairs d'oiseaux ainsi que des pointes de flèches faites d'os humains ; ils délivrent ensuite des Taïnos visiblement séquestrés par les Caraïbes⁹. Si la seconde mention est tout à fait digne de foi, la première pose problème : d'abord on ne voit pas comment les indigènes auraient pu faire un récit aussi détaillé aux Européens

5. *Nostris multitudinem insecuti mulierem tantum capiunt; hanc cum ad naues perduxissent, nostris cibis et uino bene saturatam et ornatam uestibus, nam ea gens omnis utriusque sexus nuda penitus uitam ducit, natura contenta, solutam reliquerunt* : « Nos hommes, lancés à la poursuite de cette foule, ne capturent qu'une femme ; quand ils l'eurent amenée aux navires, qu'ils lui eurent donné en abondance des mets de nos contrées et du vin, et qu'ils l'eurent parée de vêtements – dans ce pays en effet tous les habitants des deux sexes vivent totalement nus, satisfaits de la nature – ils la libèrent. » *Décades I*, 21.

6. *Ibid.*, 71.

7. *Ibid.*, 91.

8. *Quos pueros capiunt ut nos pullos gallinaceos, aut porcos quos ad obsonia uolumus pinguiore et teneriores educare, castrant, grandiores et pingues effectos comedunt. Aetate autem iam matura cum ad eorum manus perueniunt, peremptos partiuntur ; intestina et extremas membrorum partes recentes epulantur, membra sale condita, ut nos pernas suillas in tempora seruant. Mulieres [...] iuuenes ad sobolem procreandam curant et custodiunt* : « Les Cannibales s'emparent des enfants de cette île comme nous des petits poulets ou des porcs que nous voulons rendre plus gros et plus tendres pour les manger. Ils les chârent, puis les dévorent quand ils sont devenus assez grands et gras. Mais quand tombent entre leurs mains des hommes déjà adultes, ils les coupent en morceaux après les avoir tués, mangent fraîches les entrailles et les extrémités des membres et gardent pour plus tard les membres conservés dans le sel, comme nous conservons les jambons. Ils élèvent les femmes jeunes et les gardent pour la reproduction. » *Ibid.*, 23-25.

9. *Ibid.*, 39.

alors qu'ils ne communiquent que par signes ; ensuite on sait que le cannibalisme des Caraïbes était rituel (on ingérait un morceau de l'adversaire contre lequel on a combattu, par exemple un fragment de sa main, pour acquérir sa force) et le tableau des fermes humaines et des jambons humains salés semble relever de la fiction.

Face à ces deux signes d'altérité, les Européens, et parmi eux Pierre Martyr, vont développer deux stratégies différentes. Commençons par la nudité : pour les Européens l'habillement, qui différencie l'homme de l'animal, permet à la fois de masquer ce que l'homme a de plus bestial, son corps, et d'afficher un rang social ou une fonction. Le vêtement apparaît clairement au début de l'œuvre de Martyr comme un indice de civilisation. Dans le récit, la nudité semble insupportable pour les Européens : aussi leur premier geste est-il toujours d'habiller les insulaires rencontrés, dès le premier contact¹⁰. Par ailleurs elle est insupportable pour Colomb : elle est signe d'échec car, pour lui, rencontrer des hommes habillés signifierait qu'il a découvert une civilisation avancée, donc riche, et ainsi qu'il a rempli la mission pour laquelle on lui a confié hommes et navires : aussi, lorsqu'un de ses marins, lors d'une étape à Cuba, assure avoir rencontré un groupe d'hommes habillés de tuniques, Colomb n'eut de cesse de les faire chercher, persuadé qu'il avait enfin trouvé le continent asiatique : ce fut en pure perte¹¹.

À distance, Pierre Martyr adopte une attitude qui, pour être plus métaphorique, n'en est pas moins semblable : il n'habille pas les insulaires mais tente de rendre leur nudité présentable : d'une part en l'intégrant à un modèle connu qui est celui de l'âge d'or : deux fois en effet il souligne que les Taïnos possèdent l'âge d'or¹², sans lois ni propriétés. D'autre part en soulignant que la nudité n'empêche pas certains d'entre eux de posséder une grande sagesse. La nudité apparaît donc clairement comme un point de différence essentiel entre Européens et indigènes, et ce point gêne considérablement les Européens.

Face au cannibalisme, la réaction est tout autre : les Espagnols présents aux Antilles d'une part, Pierre Martyr de l'autre, font tout pour le mettre en valeur, en amplifier la portée. Mais cette attitude n'a pas les mêmes motivations chez les uns et les autres. Pour Colomb, qui promet à des chefs Taïnos de punir comme il se doit leurs cruels voisins, le cannibalisme peut s'avérer un argument précieux au cas où les terres découvertes ne possèderaient pas les richesses escomptées : en effet Colomb espérait tirer alors parti des richesses humaines et organiser au profit de la couronne d'Espagne un trafic d'esclaves rentable. Or l'anthropophagie des Cannibales était un prétexte qui suffisait à justifier la déportation massive de la population, et la mettre en avant pouvait préparer les esprits à cette éventualité. En ce qui

10. Cf. *supra* note 5.

11. *Décades* I, 85.

12. *Ibid.*, 53, 93.

concerne Pierre Martyr, les motivations sont plus complexes. Le tableau des mœurs des Cannibales est la seule fois où l'on voit Pierre Martyr céder à la tentation de l'exagération. Sans doute projette-t-il malgré lui, à partir des indications nécessairement sommaires des insulaires, les fantasmes européens, et prête-t-il une oreille trop complaisante aux discours de Colomb ; mais je verrais plutôt dans les déformations, ou au moins dans l'insistance de Martyr, des motivations plus littéraires : la première est que s'il a l'intuition du Nouveau Monde, il n'en a pas de preuve : il doit donc trouver des moyens d'attirer l'attention de l'Europe sur les terres nouvellement découvertes, et le succès immense que connaîtront ses premières lettres doit sans doute beaucoup aux Cannibales. Par ailleurs il a besoin, pour marquer les esprits, de caractériser très remarquablement les peuples dont il parle. Aussi élabore-t-il deux types de portrait pour dépeindre les insulaires, faciles à identifier pour les Européens : les bons et les méchants. Les Taïnos, habitants des Grandes Antilles, sont végétariens, gentils, lâches, piètres guerriers, beaux ; les Cannibales, habitants des Petites Antilles, sont au contraire anthropophages, agressifs, téméraires, excellents guerriers, horribles à voir. Martyr, pour établir ce portrait des Cannibales, s'appuie notamment sur le récit de plusieurs affrontements sanglants entre Espagnols et Caraïbes et sur le fait qu'il a lui-même vu des Cannibales déportés et vendus comme esclaves à Séville.

C'est, entre autres choses, en observant le corps de l'Autre que Martyr a pu dès 1493 avoir l'intuition que les terres découvertes n'étaient pas l'Extrême-Orient mais un Nouveau Monde, terme qu'il emploie dès 1493 dans sa correspondance. Il était sûr que le type des insulaires n'était pas oriental, de même qu'il savait que la nudité témoignait d'un niveau de civilisation inférieur à celui de cette région. L'exploitation sensationnelle du cannibalisme, si elle est peu digne du scientifique que Martyr voulait être, avait un objectif qu'elle a atteint au-delà des espoirs de l'auteur : attirer l'attention du vieux monde sur le nouveau.

À partir du livre III de la première décade, on peut constater que les différences entre les groupes ethniques, aussi marquées soient-elles, se réduisent. Dans un premier temps, les Cannibales et les Taïnos deviennent moins distincts que Pierre Martyr ne l'a montré au tout début. Ensuite les corps insulaires vont perdre les éléments qui les différenciaient des corps européens.

L'opposition presque terme à terme qui faisait des Taïnos et des Cannibales deux faces opposées du sauvage s'atténue progressivement. On a déjà mentionné comment la beauté des Taïnos, celle des femmes comme celle des hommes, s'opposait à l'horreur provoquée par la vue des Cannibales. Ce sentiment s'explique certes par l'air féroce des combattants cannibales, mais surtout par leurs peintures de guerre et peut-être par les tatouages dont ils ornent leur visage. Or à partir du livre IV les bonnes relations entre insulaires et Espagnols ont laissé place à des conflits qui vont devenir de plus en plus violents, et les Taïnos, décrits jusque-là comme des êtres pacifi-

ques, prennent à leur tour le chemin de l'affrontement. Pour cela, ils vont modifier leur apparence afin de se rendre redoutables, et les peintures de guerre qu'ils arborent dans le livre VII en font des concurrents sérieux des Cannibales¹³. Une première différence est donc abolie.

Cette évolution est en fait symptomatique d'une transformation qui va s'appliquer à l'ensemble du comportement des Taïnos. Dans les premiers livres ils étaient décrits comme des êtres couards, tout juste armés de pieux et incapables de se défendre¹⁴. Or dans les livres IV à VII les Taïnos s'avèrent être des combattants tout aussi redoutables que leurs voisins Cannibales : face à ceux-ci par exemple, on découvre que la fuite n'est pas leur seul recours, contrairement à ce qui avait été affirmé : Martyr explique ainsi dès le livre II que si les Taïnos capturaient un Cannibale, ils le coupaient en morceaux et le dévoraient afin de lui rendre la pareille¹⁵ ; plus loin le lecteur assiste au lynchage d'un Cannibale fait prisonnier alors que, parallèlement, on cesse de mentionner les exactions et jusqu'à l'existence des Cannibales. La même évolution peut être constatée face aux Espagnols, et on voit clairement que les illusions de Colomb n'ont guère duré puisque les Taïnos tendent des embuscades, organisent d'immenses armées, forment des alliances, et, quand ils le peuvent, ne font pas de quartier. L'utilisation des flèches, notamment, est un mode de combat qui les rapproche des Cannibales. Mais l'assimilation va plus loin puisque Martyr établit entre eux une parenté et ajoute ainsi à une ressemblance physique et comportementale un lien par le sang. Dans le livre V en effet, un de ceux où les affrontements entre Européens et indigènes sont à leur comble, Martyr explique que les habitants d'une province montagneuse appelée Ciguay, particulièrement réfractaires à l'autorité des Espagnols, passent pour être des descendants des Cannibales¹⁶. Cette fusion entre Taïnos et Cannibales trouve enfin sa traduction dans l'emploi des images. Au

13. *Vado tandem reperto in lata planicie, intratitice uolentes nostros, emissis uno spiritu horrendis clamoribus, e siluis Ciguauui facto agmine, aspectu foedo ac formidoloso prosiliunt ; prodeunt ita Maroniani Agathyrsi, picti omnes et aspersi maculis. Nigro enim coccineoque coloribus quos ex quibusdam fructibus piro similibus ex hortis ad id summo studio enutritis legunt, sese ab fronte ad genua usque depingunt. Crinis mille modo compactis quos nigros longosque arte, si natura negat, nutriunt. Lemures e tartareis speluncis prosilire uidebantur* : « Alors que nos hommes avaient enfin trouvé un gué dans la large plaine, les habitants de Ciguay, après avoir poussé d'une seule voix de redoutables clameurs, jaillissent des forêts, horribles à voir, terrifiants, formés en colonnes pour attaquer les nôtres qui s'apprêtaient à traverser : c'est ainsi que marchent au combat les Agathyrses de Virgile, tous peints et couverts de taches. Ces hommes en effet se peignent du front aux genoux en noir et pourpre en usant de teintures qu'ils fabriquent à partir de fruits, semblables à des poires, qu'ils cultivent pour cela dans leurs jardins avec le plus grand soin. Quant à leurs cheveux, qu'ils attachent de mille manières, ils les font pousser noirs et longs en usant d'artifices si la nature ne suffit pas. Ils semblaient des Lémures jaillissant des grottes du Tartare. » *Décades I*, 159.

14. *Ibid.*, 25.

15. *Ibid.*, 49.

16. *Ibid.*, 131-133.

début de la décade, dans le livre II, les Cannibales, pour leur ardeur au combat et leur férocité, sont apparentés à des lions¹⁷ ; dans le livre III, les Taïnos sont apparentés à des moutons alors que les Cannibales sont comparés à des loups¹⁸. Mais au livre IV c'est un chef Taïno emprisonné qui est comparé à un lion grinçant des dents¹⁹. L'opposition qui dominait fortement les livres I et II, entre Taïnos et Cannibales, disparaît donc et laisse place à une autre, conformément à la nouvelle répartition des forces dans les Antilles : l'opposition entre les insulaires et les Européens.

Cependant, contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, Martyr n'établit pas une nouvelle opposition terme à terme entre Espagnols et insulaires. Au contraire, là aussi, toutes sortes de glissements s'opèrent, concernant tant les corps que les esprits. Concernant les corps, nous avons vu que la grande différence résidait dans la nudité. Or cette nudité, déjà rendue plus acceptable par Pierre Martyr, tend à s'atténuer à partir du livre IV. Sous la plume de Martyr les Européens semblent soudain découvrir que les insulaires ne sont pas aussi totalement nus qu'ils l'ont cru jusqu'alors. Le vêtement insulaire est au début d'ordre purement imaginaire : il s'agit des mystérieux hommes en tunique que nous avons déjà mentionnés ou, à Cuba, d'un roi prétendument paré de vêtements, mais que les Européens ne verront jamais. Dans le domaine de la réalité, sur l'île même, Martyr commence à distinguer des degrés de nudité selon le sexe et l'âge²⁰ : la nudité n'est déjà plus cet état universel et sans nuance qui caractérise la sauvagerie. Puis lorsqu'il aborde le récit de l'exploration des côtes de l'Amérique du Sud par Colomb, lors du troisième voyage, l'évolution se poursuit : le sexe des indigènes n'est plus apparent mais pudiquement couvert²¹,

17. *Ibid.*, 45.

18. *Ibid.*, 93.

19. *Ibid.*, 105.

20. [...] *Regis uxores omnes, ramos palmarum manibus ferentes tripudiis cantibusque ac sonis, ex regis praecepto, nudaе toto corpore praeter pudibunda, quae foemoralibus quibusdam gossampinis corruptae contegent, obuam prodeunt. Virgines enim capillis per humeros sparsis, frontibus tamen uitta ligatis, nullam sui corporis partem cooperiunt. Faciem, pectora, mammas, manus ceteraque subalbido colore praedicant fuisse pulcherrima* : « [...] Toutes épouses du roi, qui tenaient à la main des branches de palmier et exécutaient sur l'ordre du roi des danses et des chants en s'accompagnant d'instruments, entièrement nues à l'exception de leur sexe qu'elles couvrent, lorsqu'elles ont perdu leur virginité, de pagens de gossapin ; en effet les vierges, qui laissent leurs cheveux tomber librement sur leurs épaules tout en les maintenant autour de la tête par un lien, ne couvrent aucune partie de leur corps. Nos hommes disent que leur visage, leur poitrine, leurs seins, leurs mains et tout le reste de leur corps, de couleur claire, sont superbes. » *Ibid.*, 119.

21. *Altero die canoam a longe uenientem prospiciunt, qua uiginti quatuor homines uehebantur, iuuenes omnes elegantes et procerae staturae, [...] capillis oblongis planis ac quasi more hispano scissis in fronte, pudibunda uitta gossampina uariis coloribus intexta tegebant, ceterum nudi [...] ; Aethiopes enim nigri, crispi, lanati, non autem capillati ; hi uero albi, capillis oblongis, protentis, flauis* : « Le lendemain ils aperçoivent un canoë qui venait de loin, à bord duquel étaient transportés vingt-quatre hommes, tous jeunes, distingués et de haute stature, [...] les cheveux longs lissés et séparés sur le front à la

et cette précision reviendra lors des voyages des autres explorateurs, dans les livres VIII et IX²². Parallèlement les vêtements des Européens, jusque-là indice de supériorité, sont mentionnés comme une gêne dans le livre VII : lors des combats dans les forêts ils entravent les déplacements des Espagnols tandis que les indigènes se glissent entre les buissons et échappent ainsi à la mort²³.

L'atténuation de la nudité est renforcée par trois autres éléments qui rapprochent Espagnols et insulaires. Le premier est constitué d'observations sur la couleur de la peau. Celle des insulaires n'est jamais mentionnée dans les premiers livres. Il faut attendre le livre V pour trouver, à propos des femmes, la mention d'une peau claire (*subalbido colore*)²⁴. On retrouve la même précision au livre VI, où Martyr emploie le terme *albi*²⁵, puis, un peu plus loin, la comparaison *albi uelut nostrates* indique clairement le lien entre indigènes et Européens²⁶ : le rapprochement s'accroît donc, d'autant plus que Martyr le souligne par une antithèse presque terme à terme avec les Africains. Dans un mouvement de rapprochement inverse, on voit les Européens peindre leur corps et leur visage à la manière des insulaires pour capturer, par ruse, un chef réfugié dans les montagnes²⁷.

Le thème des cheveux connaît une évolution similaire. Comme la peau, ils ne sont mentionnés qu'à partir du livre V. Chez Martyr se dessine une opposition très nette : les insulaires d'Hispaniola comme ceux de Paria, découverts par Colomb, sont très proches des Espagnols. Leurs cheveux sont décrits dans les mêmes termes (*longis, protentis, sparsis*) et la ressemblance, comme celle de la peau, est soulignée par la comparaison *quasi more hispano*²⁸. Martyr appuie également cette ressemblance par une antithèse : en face des hommes aux cheveux lisses, on trouve ceux aux cheveux crépus et épais, signe qui traduit chez Martyr un plus grand degré de sauvagerie : il

manière espagnole, ils couvraient leur sexe d'une bande de gossapin tissé de différentes couleurs et laissaient nu le reste de leur corps. [...] Les Éthiopiens en effet sont noirs, crépus, ils ont les cheveux comme de la laine mais courts, et ces hommes-ci au contraire sont blancs, ont les cheveux longs, pendants et blonds. » *Décades I*, 141.

22. *Ibid.*, 177, 179.

23. *Ibid.*, 159.

24. Cf. *supra*, note 20.

25. Cf. *supra*, note 21.

26. *Vtriusque sexus indigenae, albi ueluti nostrates, praeter eos qui sub sole uersantur, mites, hospitales, pudenda gossampino uelamine uariis coloribus intexto contegunt, ceteri nudi. Nemo aderat qui non esset unionibus et auro aut torquatus aut armillatus, multi utrumque sed uti uitreos nostri rurales calculos ferunt* : « Les indigènes des deux sexes, blancs comme nos hommes si l'on excepte ceux qui vivent au soleil, doux, hospitaliers, couvrent leur sexe d'un vêtement de gossapin tissé aux multiples couleurs ; le reste de leur corps est nu. Il n'y avait aucun d'eux qui ne portât qu'un collier, qui un bracelet de perles et d'or. Beaucoup avaient l'un et l'autre, mais comme les paysans chez nous portent des perles de verre. » *Décades I*, 147-149.

27. *Ibid.*, 177.

28. Cf. *supra*, note 21.

s'agit en effet soit des Africains, soit des insulaires en guerre dont les cheveux sont coiffés différemment et rendus plus épais par divers artifices, comme nous l'avons vu, soit, en un passage du livre VIII, d'un groupe d'indigènes d'Amérique du Sud beaucoup plus frustrés que les autres et qui, évidemment, vivent totalement nus. Des équivalences se dessinent clairement : dans l'imaginaire européen, la nudité est associée à la noirceur de la peau, aux cheveux crépus, à la sauvagerie ; l'habillement est lié au teint clair, aux cheveux lisses et à un degré de civilisation supérieur.

Enfin l'étude du thème de la parure vient confirmer l'hypothèse d'un rapprochement. Au début la parure des insulaires est peu évoquée. Limitée à des lamelles d'or portées aux narines ou aux oreilles²⁹, elle sert surtout à indiquer la présence d'or à Hispaniola. À partir du moment où le récit se déplace en Amérique du Sud, et qui est aussi le moment où l'on mentionne presque systématiquement le port de vêtements, le motif de la parure de perles revient sans cesse. C'est bien sûr, avant toute chose, un indice de richesses, mais colliers et bracelets de perles constituent un ornement plus semblable aux parures européennes que les lamelles d'or perçant les narines. Et, sur ce thème, ce sont deux comparaisons qui viennent explicitement souligner le rapprochement entre les indigènes et les Espagnols³⁰.

Il est donc manifeste que, dans le milieu de la première décade, les différences qui opposaient les groupes ethniques s'effacent. D'une part, tous les insulaires sont maintenant perçus de la même manière : il n'existe plus de différence entre eux. On peut avancer, pour expliquer cette évolution du point de vue, deux raisons. L'une, qui n'appartient qu'à Colomb, a déjà été mentionnée : mettre les Taïnos sur le même plan que les Cannibales pourrait justifier leur mise en esclavage. L'autre raison tient au fait qu'en huit ans, Martyr a acquis une connaissance plus approfondie et plus véridique des peuples du Nouveau Monde ; il peut sortir des schémas qu'il avait plaqués sur eux et les considérer plus objectivement ; en l'occurrence, il considère désormais les Taïnos non plus comme un peuple représentant le mythique âge d'or mais comme un peuple en guerre, qui se bat pour sa liberté et sa survie : le comportement et l'aspect de ces hommes se sont donc modifiés, et les différences s'estompent tant avec les Cannibales qu'avec les Européens : tous sont perçus comme des êtres humains luttant farouchement pour le contrôle d'un même territoire. Par ailleurs, pour expliquer le rapprochement entre Espagnols et Taïnos, on peut aussi se demander dans quelle mesure Martyr ne traduit pas le point de vue des Rois

29. *Décades* I, 27.

30. *Colla lacertosque maiori ex parte auro et unionibus Indicis torquati armillatique atque id adeo populariter gestabant ut ex uero non maiora calculorum sarta feminae nostrates ferant* : « Ils portaient pour la plupart, au cou et aux bras, des colliers et des bracelets d'or et de perles indiennes, et ce aussi fréquemment que les femmes, chez nous, portent des colliers de perles de verre de même longueur. » *Ibid.*, 127 et *supra* note 26.

Catholiques, notamment de la reine Isabelle de Castille : les habitants des Caraïbes, contrairement aux Africains, étaient sujets espagnols. Donc de même qu'il n'était pas question, aux yeux de la couronne, de les réduire en esclavage, il y avait aussi une forte volonté de les considérer, spirituellement, comme les prochains des Espagnols, et de voir avant tout en eux ce qui les rendait dignes de cet honneur et de ce statut.

À partir du livre IV, le rapprochement déjà ébauché s'intensifie pour aboutir à une véritable similitude, essentiellement parce qu'on voit apparaître les corps des Espagnols. Au tout début de l'œuvre, le corps des Espagnols est peu visible, voire invisible, essentiellement parce qu'il y a identité culturelle entre le chroniqueur et les découvreurs : il se sent parmi eux, il voit avec leurs yeux – il ne faut pas oublier que d'une certaine manière, n'étant pas sur place lui-même, Martyr est le plus souvent contraint d'adopter le point de vue de ses témoins. Dans le livre IV, le corps des Espagnols apparaît, ce qui constitue une modification importante : d'une part, cela montre que Martyr est en train de changer de point de vue, de plus en plus souvent il voit la découverte soit avec un regard extérieur aux deux camps, soit même, parfois, avec le regard des Taïnos, auxquels il est en train de s'attacher. L'identification avec les Européens n'est plus systématique. D'autre part, l'apparition des corps des Européens permet de voir à quel point, huit ans après le premier contact, la guerre a rendu semblables indigènes et Espagnols. Cette similitude apparaît sur le plan moral, comme je l'ai montré ailleurs³¹ ; mais la similitude physique est tout aussi réelle. Notons que nous ne parlerons pas des livres VI, VIII et IX, qui décrivent la découverte de l'Amérique du Sud, mais uniquement des livres IV, V et VII qui décrivent la conquête d'Hispaniola et les combats qui l'accompagnèrent.

À partir du livre IV, on ne voit plus les corps que marqués par la souffrance, soit parce qu'ils sont victimes de la faim, soit parce qu'ils traduisent les réalités de la guerre, blessures, tortures ou mort violente. Parallèlement, on ne voit plus, à une exception près, que des corps masculins.

Le thème de la faim apparaît dès le livre IV. Il est d'abord mentionné à propos des insulaires. Ceux-ci, préférant la mort à la soumission, espérèrent amener les Espagnols à quitter l'île en arrachant leurs propres cultures³², car celles-ci fournissaient aux

31. *Décades I*, LIV-LVI.

32. [...] *Tanta fame insulares urgeri ut quinquaginta milia hominum amplius iam perierint cadantque quotidie passim tamquam morborum gregis pecudes. [...] Non modo non seminare plantareque ulterius statuerunt, sed etiam utrumque panis genus, de quo primo capite mentionem fecimus, seminatum perdere, euellereque in sua quisque regione coepit*: « [...] que les habitants étaient tourmentés par une famine telle que plus de cinquante mille d'entre eux avaient déjà péri et qu'ils tombaient chaque jour comme les bêtes d'un troupeau malade. [...] Ils décidèrent non seulement de ne plus semer ni planter mais aussi de détruire les deux espèces de plantes à pain, déjà semées, que nous avons mentionnées au premier chapitre, et chacun dans sa région commença à arracher les plants. » *Ibid.*, 99.

Européens la plus grande partie de leur alimentation. Cette attitude, très révélatrice de la fierté des Taïnos et de leur attachement à la liberté, eut des conséquences tragiques pour ce peuple : elle entraîna une famine généralisée et l'inflation de la mortalité, notamment chez les enfants. Martyr souligne que la plupart des indigènes avait à peine assez de force pour se livrer à la cueillette et que cette famine a mis fin à l'imposition du tribut, notamment dans les régions aurifères où l'acharnement à détruire les cultures avait été plus grand qu'ailleurs³³. Mais dès le début du récit, c'est aux Espagnols que Martyr relie presque systématiquement le thème de la nourriture. Lorsqu'on observe le relevé des notations corporelles à propos des Européens dans l'ensemble de la décade, 75 % de celles-ci sont liées à des observations gustatives. La qualité des poissons, des raisins, des palombes et des chiens sauvages sont des thèmes qui ponctuent régulièrement le récit. À partir du livre IV, le thème de la nourriture reste présent, mais il apparaît désormais sous un aspect négatif : Martyr signale d'abord que les Espagnols ne s'habituent guère à la nourriture des insulaires et que les aliments européens comme l'huile, le vin, le blé, le fromage et la viande de bœuf leur manquent cruellement³⁴. Puis, dans le livre IV, on voit les Espagnols subir le contrecoup de l'arrachage des cultures : ils sont réduits, alors qu'ils explorent l'île, à ne manger que des fruits sauvages et des racines³⁵ ; dans le livre V, les notations s'accumulent : pressés par la faim, ils renoncent à achever la construction d'une citadelle et extorquent cette fois leur subsistance à un chef insulaire³⁶ ; Martyr signale deux fois que manque tout le nécessaire pour se nourrir³⁷ ; la faim, ajoutée au mécontentement général, provoque la sécession d'une partie des troupes, sous la conduite du rebelle Roldan³⁸. À cela s'ajoute le fait que trois cents Espagnols sont morts de maladie, peut-être de la syphilis. L'abondance qui revient à la fin du livre, grâce aux dons de chefs Taïnos cherchant à gagner les bonnes grâces des occupants et à la description de festins d'iguanes lors d'une réception, est de courte durée : on voit de nouveau les armées de Bartolomé Colomb tenaillées par la faim dans le livre VII³⁹.

Quand le corps n'est pas marqué par la faim, il l'est par la violence. Ce sont les Espagnols, qui, les premiers, sont victimes d'agressions physiques, lors d'une escarmouche avec un groupe de Cannibales rapportée au livre II : un homme est blessé, l'autre tué⁴⁰. Cet épisode semble avoir une valeur prophétique puisque, quelques pages plus loin, Martyr rapporte la macabre découverte des Espagnols : les trente-

33. *Ibid.*, 99, 105.

34. *Ibid.*, 95, 113, 121.

35. *Ibid.*, 99.

36. *Ibid.*, 113.

37. *Ibid.*, 113, 121.

38. *Ibid.*, 133.

39. *Ibid.*, 165.

40. *Ibid.*, 45.

huit hommes laissés sur l'île lors du premier voyage avaient été tués⁴¹. Au livre IV, le ton s'aggrave : des Espagnols, surpris par des insulaires, sont comme sacrifiés en victimes expiatoires⁴², et un des chefs a tué ainsi vingt Européens. On trouve ensuite le récit de deux escarmouches au cours desquelles quelques Espagnols seront tués ou blessés. Mais là s'arrêtent les indications sur la violence subie par les Européens. Car à partir du livre IV Pierre Martyr, changeant de point de vue, montre la violence que subissent les Taïnos, devenus les victimes de leurs envahisseurs. Cette violence s'exerce sur les femmes comme sur les hommes. Les femmes, comme les terres, sont un objet de conquête. Martyr souligne à plusieurs reprises les viols fréquents dont elles sont victimes⁴³. Les hommes, eux, connaissent la violence des combats et les conséquences de ceux-ci. Pierre Martyr les montre soumis aux supplices parce qu'ils refusent d'indiquer le lieu d'une mine d'or ou parce qu'ils ont participé à un complot qui a échoué, réduits en esclavage, contraints de porter leurs conquérants dans l'île sur leurs épaules, emprisonnés et mourant en captivité, écrasés par les chevaux lors d'une bataille rangée, dévorés par les chiens ou simplement victimes de la cruauté de leurs occupants⁴⁴. Si ces violences sont souvent le fait de rebelles sans foi ni loi qui ont rompu avec toute forme d'autorité, une partie d'entre elles cependant participe d'une brutalité officielle, commanditée par les administrateurs de l'île. Colomb ne s'en cache pas et ne fait pas mystère de sa volonté de soumettre, par la force, les insulaires⁴⁵.

41. *Décades* I, 51-53.

42. *Nam ea gens, quae Praefectum in ea navigatione secuta fuerat, [...] ab iniuriis minime se abstinere poterat. Insularum feminas ante parentum, fratrum et uirorum oculos raptans, stupris rapinisque intentas, animos omnium incolarum perturbabat. Quamobrem pluribus in locis quotquot imparatos e nostris incolae reperiebant, rabide et tanquam sacra offerentes deo trucidauerant* : « En effet les hommes qui avaient accompagné l'Amiral dans ce voyage ne pouvaient s'empêcher de commettre des crimes. Violant les femmes des insulaires sous les yeux de leurs parents, de leurs frères et de leurs époux, adonnés au stupre et au vol, ils avaient jeté un profond désarroi dans l'esprit de tous les habitants. C'est pour cette raison qu'en plusieurs occasions les habitants de l'île avaient tué, rageusement et comme en sacrifice à un dieu, ceux des nôtres qu'ils avaient surpris, quel que fût leur nombre. » *Ibid.*, 97.

43. *Ibid.*, 97, 133, 157.

44. *Ibique uiolando, rapiendo, otio, uentri, somno, libidinibus deditos, nemini parcere [...] Ioci etiam gratia, ne manus ab effundendo sanguine desuescat, ut lacertorum uires experiantur, eductis ensibus inter se certant super obruncandis innocentum capitibus uno ictu, et qui agilius ictu suo caput miseri deiciebat in terram, ille fortior honoratiorque inter ipsos censebatur* : « Et là, violant, volant, adonnés à l'oisiveté, à la goinfrerie, au sommeil et au plaisir, ils n'épargnaient personne [...]. De plus, pour s'amuser, afin que leur main ne perde pas l'habitude de verser le sang et pour éprouver la force de leur bras, ils font amener des épées et rivalisent entre eux à décapiter d'un seul coup des êtres innocents ; et celui qui était le plus habile à faire choir, d'un coup, la tête d'un malheureux était considéré comme le plus brave et le plus digne d'estime d'entre eux. » *Ibid.*, 157.

45. *Praeterea non potuisse prius insulares uinci, aut domari refert, eorumque uires frangi ad imperium insulae libere capessendum* (IV, 7) : « En outre, rapporte Colomb, il n'avait pas été possible jusqu'alors de

À partir du livre IV le corps est donc réduit à un corps souffrant, affamé ou martyrisé. Ces deux thèmes mettent sur le même plan Européens et Taïnos, d'autant plus qu'un rapprochement identique s'effectue sur le plan moral, les deux peuples rivalisant de ruse et d'hypocrisie, mais aussi de détermination et d'organisation. Mais tandis que, pour la faim, ce sont les souffrances des Européens qui sont le plus abondamment mentionnées et qui, de ce fait, l'emportent aux yeux du lecteur – même si numériquement, les victimes insulaires se chiffrent en milliers et non en dizaines, en revanche le thème du corps martyrisé est beaucoup plus développé à propos des insulaires, et de manière beaucoup plus détaillée et brutale. L'enjeu de la similitude, cependant, n'est plus le même que précédemment. Dans la manière dont il présente les événements, il est de plus en plus flagrant, au fil de la première décade, que Martyr en 1500 épouse en partie le point de vue Taïno et que sa sympathie le porte à prendre parti pour leur cause. Montrer les mêmes souffrances chez les Taïnos et les Espagnols tout en indiquant qu'elles sont infiniment plus terribles et nombreuses chez les insulaires est indiscutablement un moyen de faire prendre conscience au lecteur de la violence qui s'exerce à l'encontre des populations du Nouveau Monde et de susciter sa sympathie à leur égard.

Il nous reste à voir comment, sous la plume de Pierre Martyr, cette ressemblance est parachevée. Le livre X, écrit en 1510, constitue une sorte d'épilogue à la première décade et présente un bilan de la conquête des Grandes Antilles et de la recherche de l'or. Non prévu à l'origine, le livre X a été rédigé à l'occasion de la première édition officielle du livre. Il est particulièrement intéressant pour nous parce qu'il permet à Martyr de revenir sur la conquête d'Hispaniola dix-huit ans après la découverte et de constater les conséquences de l'occupation espagnole. Ce livre est assez bref : Pierre Martyr fait un bilan île par île, puis présente l'organisation de l'exploitation de l'or et le rôle du conseil royal, qui règle les conflits et punit les fraudeurs.

Si nous nous en tenons au fil conducteur qui a été le nôtre jusqu'ici, quelques indications de Martyr permettent facilement de constater qu'à cette date, si l'entreprise est un succès économique, elle est un échec sur le plan humain. Les corps européens sont bien présents, mais montrés comme souffrants : massacrés par des indigènes de Paria, victimes d'animaux de toute sorte⁴⁶ ou en mauvaise santé à cause de la

vaincre ou de dompter les indigènes, ni de briser leurs forces pour prendre le commandement de l'île. » *Ibid.*, 103.

46. *Plerisque in locis uespertilionis turturibus non minores ad eos acri furore primo noctis crepusculo uolitant, et uenenato morsu ad rabiem usque laesos trahebant, ita ut aufugere inde ueluti ab Harpiis fuerint coacti. Alibi, cum in terra noctu quidam in arena dormirent, e mari monstrum exiens furtim unum arripuit medium asportauitque in conspectu sociorum* : « En de nombreux endroits des chauves-souris aussi grosses que des tourterelles, furieuses et agressives, volaient vers nos hommes à la tombée de la nuit et, par leurs morsures venimeuses, leur transmettaient la rage, si bien qu'ils étaient contraints de fuir comme devant des harpyes. Ailleurs, alors que quelques hommes dormaient sur

sous-alimentation. L'allusion aux animaux est intéressante, car jusqu'alors Pierre Martyr n'a signalé à Hispaniola et même sur les côtes d'Amérique du Sud que des animaux inoffensifs et de petite taille. L'irruption de l'hostilité animale et du fantasme permet de comprendre à quel point les relations dans l'île se sont dégradées, combien est loin désormais le paradis initial.

Les corps insulaires, quant à eux, ont à peu près disparu du récit. Ce point n'est pas anodin : si le corps des insulaires est peu mentionné c'est parce que les Taïnos sont en voie d'extinction. À cette date il reste sur l'île soixante mille insulaires sur un nombre variant, selon les diverses estimations, entre trois et huit millions en 1492. Martyr est d'ailleurs si choqué qu'il mentionnera de nouveau la dépopulation d'Hispaniola en 1516, à la fin de la troisième décennie, et en 1520, dans la quatrième décennie : à cette date, il restait quinze mille Taïnos, et en 1550, il en restait cinq cents⁴⁷. Dans le livre X, cependant, Martyr n'insiste pas sur ce drame. Il revient en revanche à trois reprises sur la nudité : sont encore présentées comme nues les populations de Paria et de Cuba, alors qu'à propos des habitants d'Hispaniola, Martyr écrit qu'ils aiment désormais les vêtements⁴⁸. On trouve aussi une métaphore animale, mais il ne s'agit plus du mouton et encore moins du lion. Martyr écrit en effet : *ferunt iniquo animo iugum, ast ferunt*. L'animal évoqué est donc le bœuf. L'interprétation de ces remarques est aisée : les habitants de Cuba et de Paria sont encore nus parce que ces terres ne sont pas aurifères et n'ont donc pas été systématiquement exploitées comme Hispaniola. L'habillement et la métaphore animale révèlent la soumission totale des survivants, réduits en esclavage (le mot *seruus* apparaît deux fois dans le contexte immédiat). Cette indication sur le vêtement s'accompagne cependant d'une précision qui en amplifie notablement la portée : Martyr explique en effet comment de jeunes Taïnos, notamment les fils des chefs, sont éduqués en Espagne, imprégnés de culture européenne et de foi catholique, et comment, ramenés dans l'île, ils secondent les Européens pour faire travailler la population⁴⁹. On voit donc d'une part que la ressemblance entre Taïnos et Européens est achevée : ils ont le même vêtement, la même culture, la même religion, les mêmes souverains, et, pour certains d'entre eux, les mêmes intérêts. D'autre part, rappelons-nous que la nudité fut au début l'indice

le sable d'une grève, un monstre sorti de la mer attrapa l'un d'eux par le milieu du corps et l'emporta avec lui sous les yeux de ses amis. » *Décades I*, 223.

47. *Ibid.*, 298-300.

48. *Discedentibus namque ex auri fodinis ad sementes, reportant thoracem unus, interiorem textam alius, alius sagulum aut pileum. His namque iam delectantur nec ultra nudi incedunt [...]. Ferunt iniquo animo iugum, ast ferunt* : « En effet, lorsqu'ils quittent les mines pour faire des semailles, ils remportent avec eux l'un un pourpoint, l'autre une chemise de toile tissée, l'autre un sayon ou un bonnet, car désormais ces vêtements leur plaisent et ils ne vont plus nus [...]. Ils supportent le joug de mauvaise grâce, mais ils le supportent. » *Ibid.*, 227.

49. *Ibid.*

de la sauvagerie et de toute absence de culture ; ensuite elle a été liée par Pierre Martyr à la méconnaissance des lois, des mesures, de l'écriture : il voyait dans ces éléments réunis et associés à une bonté et une satisfaction naturelles les indices de l'âge d'or, ou du paradis terrestre. La disparition de la nudité devient ici l'indice de la perte de l'innocence et du bonheur ; les Taïnos évoquent fortement Adam et Ève chassés du paradis terrestre, coupés de la nature, conscients et honteux de leur nudité et contraints de travailler au nom de valeurs que la génération précédente ne connaissait même pas.

J'aimerais montrer, en guise d'épilogue et à travers un exemple, à quel point le discours et la vision de Pierre Martyr ont influencé la manière de voir des Européens en abordant rapidement l'œuvre de Jérôme Fracastor. Fracastor (1478-1553) était un poète mais aussi un praticien illustre, médecin du concile de Trente, et un savant, le premier à émettre la théorie de la contagion virale. Dans un poème didactique en trois chants intitulé *Syphilis siue de Morbo Gallico*, Fracastor traite de la syphilis en mêlant mythologie, épopée et observations cliniques – rappelons que la syphilis déferle sur l'Europe à partir de 1494, peut-être ramenée du Nouveau Monde, et que par le biais des armées espagnoles et françaises présentes au siège de Naples, elle gagna toute l'Europe en quelques mois. Dans le premier chant, Fracastor traite des causes de la maladie ; dans le second il traite des symptômes et d'un premier remède, le mercure, par le biais de la catabase d'Ilcée ; dans le troisième, il évoque le second remède, le gaïac, un arbre poussant aux Antilles et en Amérique centrale. Dans le chant III, Fracastor inclut la découverte du gaïac dans un mythe qu'il crée et qui est une réinterprétation de la découverte du Nouveau Monde : pour résumer très brièvement les quelque cinq cents vers qui le constituent, Fracastor décrit d'abord les caractéristiques du bois de gaïac et la manière dont on l'utilise pour soigner les malades. Puis il évoque l'arrivée des Européens au Nouveau Monde sous la conduite d'un chef qui est un mélange de Colomb et d'Énée. À peine installés sur l'île d'Ophir (Hispaniola), les Espagnols se rendent coupables d'impiété puisqu'ils massacrent pour le plaisir des perroquets appartenant à Apollon. Ils seront victimes d'une terrible maladie envoyée par le dieu. Or les insulaires d'Hispaniola, qu'ils rencontrent bientôt, sont des descendants des Atlantes ; de même que leurs ancêtres, coupables d'impiété, ont perdu leur terre et leur puissance, ils ont eux aussi été punis pour leur manque de respect à l'égard d'un dieu solaire assimilé à Apollon, et cette punition a pris la forme de la syphilis (du nom de la première victime, le berger Syphilis qui s'était détourné du dieu). La rencontre entre les deux peuples se fait dans la joie et l'harmonie, et les Européens apprendront des insulaires à utiliser le gaïac pour se soigner.

Outre certains éléments descriptifs et quelques noms, Fracastor emprunte à Martyr ce qui est l'aboutissement de la première décade, à savoir la ressemblance. Dans le poème de Fracastor, les Taïnos sont très proches des Européens : par leur origine, leurs fautes, leur apparence, leur comportement. On ne voit que peu les corps des uns

et des autres. Les Taïnos sont désormais habillés décemment. La guerre ayant disparu, remplacée symboliquement par un massacre de perroquets, meurtres, viols, exécutions, famine, captivité ont laissé place à une autre forme d'atteinte corporelle : la maladie, qui s'attaquant aux uns comme aux autres, établit une égalité entre tous : Fracastor montre d'abord les insulaires, puis les Espagnols, attaqués par les chancre, les pustules et les terribles douleurs osseuses de la syphilis. La seule différence entre eux est que les insulaires sont noirs et les Espagnols blancs, alors que la couleur noire n'est jamais mentionnée chez Pierre Martyr à propos des Taïnos : dans cette perspective, on peut voir dans le choix de la couleur noire pour la peau des insulaires un choix esthétique⁵⁰, à moins qu'il ne s'agisse d'un symbole. Ce choix de la ressemblance entre Européens et insulaires peut s'expliquer de diverses manières : Fracastor écrit *Syphilis* entre 1510 et 1530 : il a donc vraisemblablement été plus marqué par l'évolution du discours de Martyr que par les premières lettres ; par ailleurs, Fracastor est un médecin et n'envisage la découverte du Nouveau Monde que sous l'angle de l'épidémie européenne de la syphilis, ses remèdes et ses causes : il sait que devant la maladie les corps sont égaux ; ensuite Fracastor est un défenseur des indiens, vingt ans avant que les ouvrages de Las Casas ne commencent à faire du bruit en Europe ; il dédie *Syphilis* à Léon X, sous la protection duquel sont placés tous les habitants du Nouveau Monde ; et c'est aussi une manière d'inciter les Européens à voir dans les insulaires non des hommes différents d'eux, des sauvages, mais leurs prochains. Enfin, Fracastor reconstruit totalement l'histoire et la rencontre devient un moment d'harmonie ; seul un massacre de perroquets, puni par la syphilis, rappelle la brutale réalité de la conquête ; c'est aussi cette harmonie que traduit la ressemblance des corps, comme le montre par exemple la scène de l'étreinte sur la plage.

50. Gauvin 2003. *Ergo, ubi amicitiae securos foedere utrinque / Firmavere animos, habita et commercia gentis, / Ipsi inter sese reges in littore laeti / Complexu jungunt dextras, et foedera firmant. / Alter gossipio tenui pectusque femurque / Praecinctus, viridi limbum pingente smaragdo, / Ora niger : jaculo armatur cui dextera acuto, / Squamosi spoliolum sustentat laeva draconis. / Alter at intexto laenam circumdatus auro, / Quam subter rutila arma micant, capiti aerea cassis / Insidet, et pictae volitant in vertice cristae : Fulgenti ex auro torques cui candida colla / Cingunt, atque ensis lateri dependet Iberus. / Et jam commixti populi, hospitioque recepti, / Hi tectis domibusque, altis in navibus illi ; Laetitia ludisque dies per pocula ducunt* : « Quand on eut donc, de part et d'autre, affermi et rassuré les cœurs par un pacte d'amitié, et quand des relations se furent établies entre les peuples, les chefs eux-mêmes, sur le rivage, se donnent joyeusement la main et concluent un pacte. L'un a couvert sa poitrine et ses cuisses d'une fine étoffe de gossapin, bordée de vert émeraude ; son visage est noir ; sa main droite est armée d'un javelot pointu, il tient dans la main gauche la dépouille d'un serpent écailleux. Et l'autre, drapé de laine brochée d'or, sous laquelle brille le rouge éclat des armes, porte sur la tête un casque de bronze : au sommet oscille une aigrette colorée ; des colliers d'or étincelant ceignent son cou blanc, une épée espagnole pend à son côté. Et déjà les peuples se mêlent, s'invitent mutuellement : les uns sont reçus sous les toits des demeures, les autres sur les hautes nef ; entre les rasades, ils passent leurs journées à rire et s'amuser. » Fracastor, *Syphilis ou le Mal français*, v. 216-231 (c'est moi qui traduis).

L'étude des corps, dans l'œuvre de Pierre Martyr, s'avère constituer une thématique fructueuse pour étudier d'une part les relations entre les protagonistes de la conquête, de l'autre l'évolution personnelle du chroniqueur. Vus au début de la conquête comme un peuple sorti d'un mythe, rescapé de l'Éden ou de l'âge d'or, étranger aux critères culturels européens, ou comme l'Autre absolu, les insulaires d'Hispaniola sont devenus peu à peu plus semblables à leurs conquérants. Une meilleure connaissance, établie grâce à des contacts prolongés, a permis au chroniqueur de sortir des clichés pour voir dans les populations du Nouveau Monde ce qu'elles étaient vraiment, un peuple qui a payé de son existence sa lutte pour conserver son territoire et sa liberté, des hommes et des femmes aussi capables d'émotions et plus empreints de dignité que leurs conquérants espagnols. Par les mentions qu'il fait des corps, Pierre Martyr montre aussi une évolution personnelle puisqu'il est passé de la curiosité scientifique à un véritable humanisme. Et s'il ne s'engage pas aussi fortement que le fera plus tard Las Casas, son influence a été indéniable en Europe comme le prouve l'exemple de Fracastor. De manière paradoxale Pierre Martyr, qui n'a jamais pu se rendre au Nouveau Monde, en a sans doute mieux dépeint et compris les populations que bien des colons espagnols qui les ont côtoyées.

Brigitte GAUVIN

Université de Caen Basse-Normandie

Références bibliographiques

- GAUVIN B. (2003), « *Syphilis ou le Mal Français* de Jérôme Fracastor, Livre III », *Latomus*, 62, 2, p. 397-418.
- MARTYR OF ANGHIERA P., *Selections from Peter Martyr, Repertorium Columbianum*, G. Eatough (éd., trad. et comment.) (1998), t. 4, Turnhout, Brepols.
- MARTYR D'ANGHIERA P., *Décades du Nouveau Monde, I La Décade Océane*, B. Gauvin (éd., trad. et comment.) (2003), Paris, Les Belles Lettres (Classiques de l'Humanisme).